

# SIMUL ET SINGULIS

Yves Nougué

« Solitude ma désolation  
Société mon oppression »  
F. Pessoa, « Le livre de l'intranquillité »

Le 21 octobre 1680, une ordonnance royale de Louis XIV fonde la comédie Française qui fusionne les deux seules troupes parisiennes de l'époque : nommément celle de l'hôtel Guenegaud et celle de l'hôtel de Bourgogne (notons qu'ils ont déjà joué ensemble en août de cette même année). L'acte royal leur accorde le monopole de jouer à Paris. Le 5 janvier 1681, ils se lient par un acte d'association (qui règle notamment la question des pensions des comédiens retraités...). Molière, Racine, Corneille, sont joués principalement. Leur emblème : une ruche et des abeilles; leur devise : *simul et singulis*, ce qui peut se traduire par : ensemble et chacun en particulier, ou bien : être ensemble et rester soi-même. Je tiens cette devise, cette expression, comme un des noms possibles du traitement du malaise dans la civilisation, voire comme ce à quoi nous pourrions aspirer : être ensemble et rester soi-même.

Si nous faisons profession de suivre à la lettre les dires d'un sujet, nous n'en sommes pas moins attentifs à ce qui se véhicule dans le champ social dans lequel nous sommes immergés. Les mots et les préoccupations qu'ils nomment évoluent avec le temps et les modes de vie. Nous les désignons sous le vocable de signifiants maîtres ou dominants puisqu'ils désignent les postes de commandement des discours. Point besoin d'être grand clerc pour entendre que les signifiants : argent, économie, calcul, évaluation, pouvoir, lois du marché, sont du lot. Ils reprennent les injonctions déterminantes, c'est-à-dire certains points désignés comme idéaux et modalités de jouir. Par là même, ils désignent les formes acceptables de la pulsion. Du coup, et par déduction, ils désignent ce qui, de la pulsion, est refoulé et la canalisent. Par exemple, « de l'autre tu ne jouiras point sans son accord ... sauf ... si tu contournes la loi ! ». A ces signifiants dominants, sont accolés ceux qui disent le retour de la jouissance, du refoulé, c'est-à-dire le fond de la nature humaine et il faut parfois un certain temps pour faire émerger ce S2 et on s'aperçoit que par un effet de polarisation, ce S2 va focaliser ce que subissaient certains sujets sans savoir ou pouvoir le nommer. C'est d'ailleurs une indication clinique très précise : quelle que soit la souffrance ou la difficulté d'un sujet, il y a un temps nécessaire de construction, voire de création d'un S2, donc d'un savoir qui lui permet de se distancier du S1 de sa plainte ou de la désignation symptomatique par l'Autre.

Quelques exemples :

Hiérarchie -----> harcèlement  
Évaluation -----> contrôle

La liste est longue et vous pouvez la prolonger vous-même, et il faut nommer la part de jouissance incluse pour s'en défendre et s'en protéger.

Les discours dominants ordonnent (aux deux sens du terme : mettre en ordre et commander) la jouissance ou plutôt essayent de lui fournir un cadre dont inévitablement elle déborde. La jouissance, c'est un de ces termes lacaniens compliqués à définir et à multiples entrées. En l'occurrence, si on voulait le traduire en termes freudiens, on pourrait dire que c'est un seul nom pour la satisfaction des pulsions libidinales et des pulsions de mort.

Car la jouissance, sœur de la pulsion, qui sommeille au fond de tout être humain désigne les forces à l'œuvre que la vie sociale ne peut tolérer : posséder les biens, supprimer l'autre comme obstacle à l'assouvissement des pulsions, en jouir sexuellement. C'est-à-dire qu'il y a un réel que nous ne

(1) Freud S., *L'avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F., 1983, p. 8 et 9.

(2) Lacan J., *Le séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991.

voulons ni voir ni savoir qui est la cruauté de l'humain, du *parlêtre* (les *parlêtres* étant les êtres dépendants de leur mode de relation au langage et à la parole).

Il est clair que certains fonctionnements dérogent à la domination de ces signifiants et objectent ainsi au discours dominant, soit dans l'excès, soit dans le refus symptomatique. Qu'ils soient voulus ou non, calculés ou accidentels, ils font signe du malaise dans la civilisation. Et face à l'émergence de ces signes du malaise apparaissent dans l'histoire différents modes de traitement : lois, justice, soins, etc. Toute civilisation invente des modalités de traitement du malaise qui en retour désignent des points de fracture et d'émergence de la pulsion rebelle. On voit bien d'ailleurs que l'attente et l'insistance de la réponse « psy » par le savoir qu'elle est supposée fournir rentre dans cette logique et je pense que chaque « psy » a à se situer par rapport à cette question : est-il au service du sujet ou asservi au discours dominant ?, voire comment se soustraire à la commande sociale pour faire la place à la demande du sujet ? Question incontournable dans une institution !

Dans la civilisation narcissique qui est la nôtre, celle du moi, du tout à l'ego, il y a une réponse sur le mode du tout à l'écoute mais qui n'entend pas : faisons parler ça suffira pour vidanger le trop plein de jouissance !

Peut-être pouvons-nous dire que la civilisation, c'est la conjonction forcée du sujet et du collectif, mais c'est évidemment dit un peu vite et c'est très insuffisant. Alors, je vous propose de suivre Sigmund Freud pour définir la civilisation et du coup indirectement l'institution. La citation qui suit est extraite de l'ouvrage intitulé : *L'avenir d'une illusion* et date donc de 1927. La civilisation, que l'on traduit aussi par culture, voilà ce qu'en dit Sigmund Freud : « Elle comprend, d'une part, tout le savoir et le pouvoir qu'ont acquis les hommes afin de maîtriser les forces de la nature et conquérir sur elle des biens susceptibles de satisfaire aux besoins humains ; d'autre part toutes les dispositions nécessaires pour régler les rapports des hommes entre eux, en particulier la répartition des biens accessibles » (c'est quand même un peu idéalisé!) et un peu plus loin : « La civilisation doit ainsi être défendue contre l'individu, et son organisation, ses institutions et ses lois se mettent au service de cette tâche ... elles doivent de fait protéger contre les impulsions hostiles des hommes tout ce qui sert à maîtriser la nature et à produire des richesses. Les créations de l'homme sont aisées à détruire et la science et la technique qui les ont édifiées peuvent aussi servir à leur anéantissement »(1). N'est-ce pas terriblement d'actualité ?

En d'autres termes, Sigmund Freud postule une antinomie entre l'individu et la civilisation ou plus exactement entre les forces pulsionnelles obscures de l'individu et les exigences de la civilisation pour sa survie. La civilisation suppose une conjonction forcée du sujet et du collectif, ce que Sigmund Freud va nommer : « le malaise dans la civilisation ». On peut penser que l'institution est un des noms du poinçon qui désigne la conjonction et la disjonction entre l'individu et la civilisation.

Les institutions sont alors une mise en forme de l'Autre, mais de l'Autre comme répondant. C'est un des noms de la réponse de l'Autre qui dit les formes de l'inscription dans le lien social. Cette réponse soutient le renoncement à la jouissance au titre de l'inscription dans le lien social, pour une satisfaction socialement acceptable. C'est-à-dire que si l'on fait le crédit de la pertinence à la construction freudienne et donc à la notion d'inconscient et de pulsion de mort, on mesure que ce qui anime l'homme dans son fond, c'est le plaisir et la jouissance. Je le disais précédemment : posséder les biens, en jouir, jouir de l'autre et le supprimer s'il fait obstacle. La civilisation, c'est le renoncement à cette jouissance avec l'espoir ou la promesse d'une jouissance substitutive. Comme instrument ou représentant de la civilisation, l'institution consacre et maintient le renoncement à la satisfaction pulsionnelle et le dit malaise réapparaît au sein même des institutions.

Certains symptômes, certains refus ou rejets sont à lire et à entendre à la fois comme manifestations du malaise et comme objections aux contraintes du discours dominant, ce discours qui désormais fait du sujet un « homme calculable » dans une ère où tout est évaluable et chiffrable en référence à l'économie. L'institution est devenue l'espace de la protocolisation : « Ne pensez pas, on a pensé

(1) Freud S., *L'avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F., 1983, p. 8 et 9.

(2) Lacan J., *Le séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991.

pour vous », injonction récente mais indécente, reposante mais aliénante.

Dès lors comment penser son travail clinique et relationnel et comment évaluer cette pensée en dehors d'un savoir préétabli ? N'est-ce pas une question partagée ? Quelle place à l'avenir pour les métiers de la clinique, du soin, du social, de l'accompagnement ? Quels dispositifs et quelles institutions pour notre temps ? La question n'est pas simplement professionnelle, elle est éthique : quelle idée nous faisons-nous du sujet et de sa manière de se lier aux autres et à d'autres dans un même lien social ? De se lier à d'autres dans le respect de la singularité sachant que la singularité, ce qui fait chacun unique est tout autre chose que le narcissisme de la petite différence, donc de la revendication d'originalité.

Les métiers de l'accompagnement, de la clinique, de l'accueil n'ont pas à soigner le malaise dans la civilisation mais ont leur place dans et avec celle-ci, en maintenant un espace vide et en accompagnant les sujets vers la lecture des fondements de leur demande, en évitant toute illusoire réparation et en laissant sa place au symptôme. Respecter le symptôme, lui rendre ses lettres de noblesse, accepter la surprise, l'inattendu. C'est antinomique avec la protocolisation de la pratique car c'est l'énigme qui met au travail, pas le savoir établi. L'énigme dont on peut dire que c'est un signifiant dont on n'a pas la signification.

Il y a une place vide à occuper et il faut l'occuper pour qu'elle reste vide. C'est le pari de la découverte freudienne. Le désir de l'intervenant se doit de se distinguer du désir de la personne pour permettre que se dise une part de vérité du sujet et se faire terre d'asile pour la parole.

A l'heure où les symptômes sont devenus des troubles du comportement, où les pratiques thérapeutiques se construisent sur l'observation comportementale, où la gestion a pris le pas sur la clinique comment s'inscrire dans une autre approche pour s'effacer en tant que personne et se faire à la fois le témoin, le secrétaire et le passeur des dires et de la vérité de chaque sujet, un par un. Le malaise dans la civilisation est profondément, structurellement incurable car la pulsion est inscrite dans chaque sujet. Qu'il soit incurable n'empêche pas, bien au contraire nous l'avons dit, qu'il soit traité et les différents traitements nous indiquent le lien social à l'œuvre. Jacques Lacan l'évoquait à propos des sujets psychotiques en soulignant que la manière dont on les traite indique le lien social en jeu. Autrement dit, les formes d'expression et de traitement du malaise nous indiquent ce qu'il en est du lien social. Or, le lien social est fonction de l'usage que l'on fait de la parole dans la relation à l'autre, aux autres, c'est-à-dire tout aussi bien l'importance que l'on accorde à cette parole. Où en sommes-nous dans l'usage de la parole dans la relation à l'autre, chacun de nous, en tant que professionnel et tout simplement en tant qu'humain ?

Ce sont là deux questions fondamentales à se poser régulièrement : Quelle idée nous faisons-nous du sujet ? Et où en sommes-nous dans l'usage de la parole ?

Je vais terminer avec une citation qui fera peut-être énigme et orientation : « S'il y a quelque chose que la découverte freudienne nous a appris, c'est à voir dans les symptômes une figure du destin. Nous ne le savions pas avant et maintenant nous le savons. Le savoir, cela fait une différence ... le fait de savoir ou de ne pas savoir est donc essentiel à la figure du destin. Voilà la bonne porte » (2).

(1) Freud S., *L'avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F., 1983, p. 8 et 9.

(2) Lacan J., *Le séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991.